

CORRESPONDANCE

DE PAUL CLAUDEL ET D'ANDRÉ GIDE

par René Soral

Paul Claudel et André Gide. Il est difficile d'imaginer deux personnalités plus opposées et leur inimitié est bien connue. Ces deux écrivains, célèbres à des titres différents, furent cependant liés par une amitié qui dura vingt-cinq ans et qui fut matérialisée par un constant échange de lettres, du fait notamment que les fonctions diplomatiques de Claudel lui firent passer une grande partie de sa vie à l'étranger.

Les deux écrivains s'étaient rencontrés dans leur jeunesse chez Marcel Schwob et leur passion pour Mallarmé fut entre eux un premier lien. Par la suite Gide envoya ses livres à Claudel qui lui répondit pour le remercier. La correspondance s'engagea à partir de 1899. Elle resta au début sur un plan assez littéraire.

Lors des congés de Claudel en France, celui-ci commença à consolider ses liens d'amitiés avec Gide et tenta surtout de le convertir au catholicisme.

Claudel, nous le savons, eut la révélation foudroyante de la foi durant les Vêpres de Noël en 1886, derrière un pilier de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Animé d'un prosélytisme ardent, il voulut absolument démontrer à Gide « qu'il n'y a pas d'autres vérités que le Christ ».

Ce fut le début d'une espèce de dialogue de sourds. Claudel proclamait avec ardeur sa vérité ; Gide, angoissé par son drame personnel, attiré par la certitude de Claudel, semblait mordre à l'hameçon. Puis, selon son habitude, il se dérobait et Claudel ne rencontrait plus que le vide.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce dialogue passionnant et passionné (1). Disons simplement qu'une des raisons principales du refus de Gide de se convertir, outre son esprit nuancé, son caractère un peu indécis, fut sa pédérastie.

Claudel resta longtemps dans l'ignorance des goûts de Gide, d'autant plus que celui-ci était marié. On sait ce que fut la vie conjugale de Gide, qui aimait sa compagne, mais n'avait jamais pu la désirer. Et ce n'est pas l'une des moindres contradictions de cet être si complexe que d'avoir eu une fille hors mariage et devenir à la fin de sa vie un grand-père affectueux, lui qui avait écrit « Familles je vous hais ! ».

Petit à petit, Gide prit conscience que sa pédérastie était un élément fondamental et surtout naturel de sa personnalité. Avec l'honnêteté intellectuelle qui le caractérise, il pense qu'il ne peut la passer sous silence dans son œuvre.

Mais les tabous de la Société sont encore impératifs à cette époque sur ce sujet, et même Proust n'osera pas avouer ouvertement ses goûts dans son œuvre. Gide ne publiera Corydon qu'en 1924 alors qu'il l'avait écrit depuis de nombreuses années,

mais il conservait dans ses tiroirs ce livre qu'il dira un jour être le plus important de toute son œuvre.

Cependant, en 1914, Gide écrit dans les « Caves du Vatican » un roman qui paraît dans la Nouvelle Revue Française, un passage assez troublant.

Le jeune Lafcadio, dans le train qui le mène de Rome à Naples, livre ses pensées intimes :

« J'aurais voulu revoir Protos. Sans doute il a cinglé vers l'Amérique. Il n'estimait, prétendait-il, que les barbares de Chicago... Pas assez voluptueux pour mon goût, ces loups : Je suis de nature féline. Passons. Le curé de Covigliajo ne se montrait pas d'humeur à dépraver beaucoup l'enfant avec lequel il causait. Assurément, il en avait la garde. Volontiers, j'en aurais fait mon camarade ; non du curé, parbleu ! mais du petit... Quels beaux yeux il levait vers moi ! qui cherchaient aussi inquiètement mon regard que mon regard cherchait le sien ; mais que je détournais aussitôt. Il n'avait pas cinq ans de moins que moi. Oui : quatorze à seize ans, pas plus... Qu'est-ce que j'étais à cet âge ?... Faby, les premiers temps, était confus de se sentir épris de moi, il a bien fait de s'en confesser à ma mère : après quoi son cœur s'est senti plus léger. Mais combien sa retenue m'agaçait... Quand plus tard, dans l'Aurès, je lui ai raconté cela sous latente, nous en avons bien ri... »

Claudiel, qui est consul à Hambourg lorsqu'il lit ce passage, est profondément choqué. Il écrit le 2 mars 1914 à Jacques Rivière, fondateur de la « N.R.F. » et ami commun de Gide et de Claudiel :

« Je suis, avec un malaise croissant, le roman de Gide, et finalement je suis arrêté par un passage pédérastique, qui éclaire pour moi d'un jour sinistre certains ouvrages précédents de notre ami. Faut-il donc décidément me résigner à croire ce que je me suis toujours refusé à faire jusqu'à présent, que lui-même soit un participant de ces mœurs affreuses ? Après Saül et l'Immoraliste il n'avait plus une imprudence à commettre. Celle qu'il vient de faire le classe définitivement. Ne voit-il pas qu'il se perd, lui et tous ceux qui l'entourent de plus près ? J'avais envie de lui écrire à ce sujet et je le ferai peut-être. En tout cas vous pouvez lui montrer cette lettre, si le cœur vous en dit ? Est-ce pour cela qu'il est tellement désireux de voir attribuer les mêmes mœurs à Arthur Rimbaud, et sans doute à Whitman ? »

Claudiel, le même jour, se décide à écrire à Gide ! il a besoin de connaître la vérité :

Hambourg, 2 mars 1914

Au nom du ciel, Gide, comment avez-vous pu écrire le passage que je trouve à la page 478 du dernier numéro de la « N.R.F. ? ». Ne savez-vous pas qu'après Saül et l'Immoraliste vous n'avez plus une imprudence à commettre ? Faut-il donc décidément croire, ce que je n'ai jamais voulu faire, que vous êtes vous-même un participant de ces mœurs affreuses ? Répondez-moi, vous le devez. Si vous vous taisez, ou si vous n'êtes pas absolument net, je saurai à quoi m'en tenir. Si vous n'êtes pas un pédéraste, pourquoi cette étrange prédilection pour ce genre de sujets ? Et si vous en êtes un, malheureux, guérissez-vous et n'étalez pas ces abominations. Consultez Mme Gide ; consultez la meilleure part de votre cœur. Ne voyez-vous pas que vous vous perdez, vous et ceux qui vous entourent

de plus près ? Ne vous rendez-vous pas compte de l'effet que peuvent avoir vos livres sur de malheureux jeunes gens ? Il m'en coûte de vous parler ainsi, mais il me semble que je suis obligé à le faire.

Votre ami attristé
Paul Claudel

Gide se trouve à Florence quand il reçoit la semonce de Claudel. Il y répond immédiatement :

Florence, 7 mars 1914

De quel droit cette sommation ? Au nom de quoi ces questions ? Si c'est au nom de l'amitié, pouvez-vous supposer un instant que je m'y dérobe ? Il m'est très pénible qu'il y ait méprise entre nous ; mais votre lettre est en train d'en créer une nouvelle, car de quelque manière que je m'y prenne, que j'y réponde ou que je n'y réponde pas, je pressens que vous allez me méjuger. Je vous supplie donc uniquement de considérer ceci : c'est que j'aime ma femme plus que ma vie, et que je ne pourrais vous pardonner tout geste de vous, toute parole qui porterait atteinte à son bonheur. Ceci dit, je puis vous affirmer qu'une conversation, avec vous, je la souhaite ardemment depuis des mois, des années - encore que le ton de votre lettre me fasse désespérer de pouvoir recevoir de vous quelque conseil. C'est à présent à l'ami que je parle, comme je parlerais au prêtre, dont le devoir strict serait de me garder le secret, devant Dieu. Je n'ai jamais éprouvé de désirs devant la femme ; et la grande tristesse de ma vie, c'est que le plus constant amour, le plus prolongé, le plus vif, n'ait pu s'accompagner de rien de ce qui d'ordinaire le précède. Il semblait au contraire que l'amour empêchât chez moi le désir.

Sur cet aveu, si vous préférez rompre avec moi, vous trouverez décent, je suppose, que je vous demande au nom de ceux que vous aimez de prendre n'importe quel prétexte, l'indécence de mon livre par exemple, et de ne point mettre en avant ce que je vous révèle ici. Seul, je ferais bon marché du mépris du monde, mais je suis marié.

Pour le mal que vous dites que font mes livres, je n'y puis croire depuis que je connais le nombre de ceux que le mensonge des mœurs étouffe comme moi. Et ne voyez point dans cette phrase une approbation d'aucune mœurs, ni même d'aucuns désirs ; mais l'hypocrisie m'est odieuse « et je sais qu'il en est certains qu'elle tue. Je ne puis croire que la religion laisse ceux-là qui sont pareils à moi de côté. Par quelle lâcheté, puisque Dieu m'appelle à parler, escamoterais-je cette question dans mes livres ? Je n'ai pas choisi d'être ainsi. Je puis lutter contre mes désirs ; je peux triompher d'eux, je ne peux ni choisir l'objet de ces désirs ni m'en inventer d'autres, sur ordre ou par imitation. Est-il possible vraiment que vous me méprisiez, me repoussiez après avoir lu cette lettre ?... J'ai toujours pensé qu'un jour je pourrais parler à vous comme voici que je fais - dussiez-vous ne pas me comprendre - et que je vous devais cette confession. Sans doute n'est-il pas nécessaire de comprendre pour conseiller. Pourtant je ne vous demande aucun conseil aujourd'hui. Je n'attends que votre colère.

Je sens que ma lettre répond bien mal à vos questions ; mais du moins n'y sentirez-vous pas de réticences, où celle-là seule qui

vient de ce qu'il est difficile de répondre en quelques phrases, là où un volume d'explications et le récit de ma vie ne suffiraient peut-être pas.

Au revoir. A présent c'est à vous de me tendre la main, si toutefois vous consentez encore à la tendre.

André Gide

Le lendemain, sans attendre la réponse de Claudel, Gide lui envoie une seconde lettre :

Florence, 8 mars 1914

Tout de même, Claudel, je ne puis croire que vous ferez usage de ma lettre et vous en servirez contre moi. J'ai presque honte à formuler cette supposition, tant elle semble vous faire injure... Mais je me défends mal contre cette affreuse pensée que les interrogations de votre lettre vous ont été suggérées par quelqu'un d'autre, et qui attend à travers vous ma réponse ; de sorte qu'il vous sera maintenant difficile, presque impossible, de ne pas me trahir ; car le silence même que vous garderiez sur ce point serait révélateur, au même titre que l'eût été, me disiez-vous, mon propre silence.

Depuis que je vous écrivais il y a deux ans, de ce même bord de l'Arno, j'ai pris l'habitude de vous considérer un peu comme un prêtre, et parfois je me laissais persuader que Dieu vous employait à me parler. Aujourd'hui je connaîtrai ce qu'il en est, ou si vous n'êtes qu'un « homme comme les autres. Par instants, j'en viens à souhaiter que vous me trahissiez, car alors je me sentirais délivré de cette estime pour vous et pour tout ce que vous représentez à mes yeux, qui si souvent m'arrête et me gêne.

A quel point vous allez pouvoir vous méprendre sur moi, c'est ce qui m'attriste. Que ne puis-je, au lieu de vous écrire, vous parler ! Tout de même, vous que j'ai toujours défendu, n'oubliez pas que j'ai écrit la Porte Etroite... Et peut-être, après tout, cette lettre de vous, ma réponse, feront événement dans ma vie... Quand je vous demandai naguère de m'indiquer quelqu'un à qui pouvoir parler, c'était parler de cela que je voulais car en vérité je vous dis que je ne vois pas comment résoudre ce problème que Dieu a inscrit dans ma chair. Me comprenez-vous ? Non, n'est-ce pas ? Et c'est bien là pourquoi j'avais cessé de vous écrire, il y a deux ans. Je sentais bien que j'avais été avec vous aussi loin qu'il était possible ; et il me semblait pourtant que tout restait à faire, je ne savais plus comment.

Adieu. A présent vous pouvez me faire beaucoup de mal et je suis à votre merci.

André Gide

Dès réception de ces lettres, Claudel répond à Gide :

Hambourg, le 9 mars 1914

Mon pauvre Gide, je ne vous aurais pas écrit si je n'avais pas conservé mon amitié pour vous. Je l'avoue, ce passage de la « N.R.F. » a été pour moi un choc ! Mais je suis un trop vieux routier pour me scandaliser de quoi que ce soit, et je ne sais vraiment ce qui me donnerait le droit de juger personne. Cela dit, je vais m'efforcer « de vous répondre point par point de la manière la plus objective.

Non, vous le savez bien, les mœurs dont vous me parlez ne sont ni permises, ni excusables, ni avouables. Vous aurez contre vous à la fois la raison naturelle et la Révélation.

La raison et la droiture naturelle vous disent que l'homme n'est pas une fin en soi et à plus forte raison son plaisir et sa délectation personnelle. Si l'attrait sexuel n'a pas pour issue sa fin naturelle, qui est la reproduction, il est dévié et mauvais. C'est le seul principe solide. Autrement vous tombez dans les fantaisies individuelles.

Où tirerez-vous la ligne ? Si l'un prétend justifier la sodomie, un autre justifiera l'onanisme, le vampirisme, le viol des enfants, l'anthropophagie, etc. Il n'y a aucune raison de s'arrêter.

La Révélation nous apprend de plus que ce vice est spécialement détesté de Dieu. Il est superflu de vous rappeler « Sodome, le morte moriatur (?) du Lévitique, le début de l'Epître aux Romains, le Neque fornicatores, neque adulteri, neque masculorum concubitores.

Cela suffit. Je dénie à l'individu le droit d'être juge et partie dans son propre cas. Le diable, l'orgueil, la passion en nous greffée, sont prompts à nous souffler des prétextes et des excuses.

Vous vous prétendez victime d'une idiosyncrasie physiologique. Ce serait une circonstance atténuante, mais ce ne serait pas un permis et une patente. Vous êtes surtout victime de deux choses : votre hérédité protestante qui vous a habitué à ne chercher qu'en vous-même la règle de vos actions et le prestige esthétique qui prête un lustre et un intérêt aux actions les moins excusables. En dépit de tous les médecins, je me refuse absolument à croire au déterminisme physiologique. Si vous aviez des instincts anormaux, votre âme naturellement droite, votre raison, votre éducation, la crainte de Dieu devaient vous fournir des moyens d'y résister. La médecine est faite pour guérir et non pour excuser. Hélas ! dans votre cas, il vous aurait fallu de plus un confesseur.

Vous me demandez des conseils. Le premier conseil est de faire aussitôt ce qui dépend de vous. Ce qui dépend de vous est de supprimer aussitôt cet horrible passage de la « N.R.F. ». Je vous en conjure pour des raisons de « moralité et pour des raisons d'intérêt personnel. Pour des raisons de moralité : Vous me parlez d'hypocrisie, mais il y a une chose infiniment plus odieuse que l'hypocrisie, c'est le cynisme. Dans ces graves matières charnelles, nous péchons tous plus ou moins, et je vous avoue très sincèrement que de vous à moi, si je faisais une comparaison, elle serait à mon détriment. Mais c'est tout autre chose de pécher en le regrettant, en sachant qu'on fait mal, en désirant faire mieux, en demandant à Dieu la force de faire mieux, et autre chose que de croire qu'on fait bien en faisant mal et de le dire et de s'en vanter. Car là il n'y a plus seulement perversion des sens, mais perversion de la conscience et du jugement.

Vous prenez ainsi sur vous la responsabilité des âmes que vous perdez. La littérature fait parfois un peu de bien, mais elle peut faire surtout du mal et beaucoup. Le vice dont vous parlez tend à se répandre de plus en plus. Il n'est nullement indifférent de voir un homme comme vous, avec le prestige de votre intelligence, de votre culture et de votre talent, s'en faire l'apologiste, ou simplement apprivoiser l'imagination de ses lecteurs à des pensées dont elle doit se détourner avec horreur. De ce côté aussi, des comptes vous seront demandés en ce monde et dans l'autre.

Pour votre intérêt personnel : Je vous le répète : Vous vous perdez. Vous vous déclassez, vous vous mettez en marge parmi ceux qui sont en marge, hors de l'humanité. L'opinion de Paris se cache mieux, mais elle est plus impitoyable encore que celle de Londres. Vous ne compterez plus. – Et vous-même, vous vous en rendez compte. Vous me dites de gardez ma lettre pour vous, vous me priez de ne rien laisser soupçonner à votre femme. Malheureusement et en même temps vous vous livrez à la publicité, vous affichez sur tous les murs de Paris un texte qui pour tous aura la valeur d'un aveu définitif et officiel. Ne vous faites pas d'illusion à ce sujet. – A tout le moins, promettez-moi que ce passage ne figurera plus dans le volume. Je vous en prie, si vous attachez quelque valeur à mon amitié. – Peu à peu on oubliera.

Oui, je garderai un profond silence, mais c'est vous qui parlez et qui vous affichez. Jamais cela ne s'est vu depuis les jours du paganisme. Aucun écrivain, même Wilde, n'a fait cela.

Je ne vous cacherai pas qu'en même temps qu'à vous, j'ai écrit à deux personnes : à Jammes (un seul mot) et à ce pauvre Rivière à qui vous pouvez faire tant de mal. Pauvre garçon qui avait confiance en vous ! comme moi. Mais que leur ai-je dit de plus grave que cette page 478 ne leur dit déjà ?

Je relis ma lettre et elle me semble bien dure. Lisez-la froidement comme la consultation d'un médecin. Et surtout ne désespérez pas. Il n'y a pas de maladie mortelle pour les âmes. Vous pouvez guérir. Non, Dieu ne veut la mort d'aucun de ses enfants, il ne vous hait ni ne vous méprise. Chacune de vos fautes est un titre de plus à sa « compassion. Depuis sept ans autant que je puis en juger, il se passe quelque chose dans la meilleure partie de votre âme, on ne vous laisse pas tranquille, il se fait un travail, lequel je l'ignore. Mais ne dites pas que vous êtes tranquille et satisfait.

Et ne doutez pas non plus d'une chose, c'est que le jour où tous vous abandonneront, vous me trouverez encore. Je connais l'incomparable valeur d'une âme.

Il y a une troisième personne à qui j'ai écrit, mais celle-là c'est un prêtre. C'est l'abbé Fontaine. Maintenant vous pouvez aller le trouver. Vous ne l'étonnerez pas, soyez-en convaincu. Et dirai-je que je suis presque soulagé de voir tomber cette pesante incertitude qui jusqu'ici me gênait dans nos relations ?

Pauvre Gide, que vous êtes à plaindre et que votre vie est tragique !

Je vous serre la main.

Paul Claudel

Gide répond à Claudel le 16 mars :

16 mars 1914

Mon Cher Claudel,

Qu'allez-vous penser de mon silence ?... Je vous ai très longuement écrit mais ne me décide pas à vous envoyer ma lettre – Dure » votre lettre ? Non, cela seul m'eût été dur de vous sentir me retirer votre amitié. Mais comment vous répondre sans avoir l'air de me défendre (où avez-vous pu voir dans deux précédentes lettres quoi que ce soit qui ressemblât à une apologie ou même à une excuse ? Je vous disais simplement ce qui en est) ou sans m'engager plus que je ne le puis faire avec franchise.

Envoyez-moi l'adresse de l'abbé F..., je vous sais gré de lui avoir écrit et d'avoir facilité ma visite. Mais obtenez de vous, je vous en prie, de ne pas m'en vouloir si ma conversation avec lui n'entraîne pas les résultats que sans doute vous espérez. J'écouterai avec respect, avec piété même, ce que me dira l'abbé F... Mais si l'amour le plus fervent, le plus fidèle n'a pu obtenir aucun acquiescement de ma chair, je vous laisse à penser ce que pourront obtenir ses exhortations, ses réprimandes et ses conseils. (Et quel sens, je vous prie, voulez-vous qu'ait pour moi votre phrase : En dépit de tous les médecins, je me refuse obstinément à croire à un déterminisme physiologique.)

Je vous remercie du sentiment qui vous fait me demander ainsi que le ferait également la prudence, de supprimer une phrase de mon livre, mais je ne puis y consentir. Vous avouerez-vous même que votre phrase rassurante : « peu à peu on oubliera », me semble honteuse. Non ; ne me demandez ni maquillages ni compromis, ou c'est moi qui vous estimerai moins.

Je ne parviens pas à comprendre pourquoi vous avez cru devoir écrire à Rivière. Je préfère croire que vous avez cédé à un emportement irréfléchi. — J'ai pour Rivière l'affection, l'estime, la révérence la plus vive. Jamais rien dans mes propos, dans mes gestes a-t-il pu l'inquiéter ? Non, sans doute, puisqu'il se refusait, dites vous à rien croire. Quelles absurdités, quelles monstruosité ne va-t-il pas s'imaginer maintenant ? N'avez-vous pas compris que vous me forciez dès lors à m'expliquer avec lui, à le gêner par des confidences que j'aurais voulu lui épargner?...

Au revoir. Croyez que mon amitié pour vous n'a jamais été plus vive.

André Gide

Gide avait placé en manière d'épigraphe, en tête du livre III des « Caves du Vatican », une phrase extraite de l' « Annonce faite à Marie » de Claudel : — « Mais de quel Roi parlez-vous et de quel pape ? Car il y en a deux et l'on ne sait quel est le bon » — Claudel exige de Gide que cette référence à l'une de ses pièces soit supprimée. Gide est forcé d'accepter, mais refuse de supprimer le passage du roman qui choque tant Claudel.

Il écrit dans son Journal, le 14 juillet 1914 :

« Ils m'ont cru révolté (Claudel et Jammes) parce que je n'ai pu obtenir — ou voulu exiger — de moi cette lâche soumission qui m'eût assuré le confort. C'est peut-être ce que j'ai de plus protestant en moi : l'horreur du confort. »

Rendons cet hommage à Gide : il lui a fallu un grand courage pour affronter l'opinion publique, reflétée par celle de deux amis qu'il estime, pour oser avouer ses goûts, non pas tant par plaisir de se raconter ou d'étaler les replis secrets de son cœur (ce qui finira par devenir vrai dans bien des passages de son Journal, qui en deviennent gênants) mais par amour de la vérité et de l'honnêteté intellectuelle.

Quant à la plupart des arguments de Claudel, que Gide réfute un peu trop timidement, nous les connaissons bien. Ce sont ceux de la bêtise et de l'incompréhension, ceux-là même que notre Revue combat depuis de nombreuses années.

En même temps qu'à Jacques Rivière, Claudel avait écrit à un autre de leurs amis communs, le poète Francis Jammes, ainsi qu'à l'abbé Fontaine, personnage remarquable, très connu dans le monde littéraire. Il fut le dernier confesseur de Huysmans, qui, en mourant, lui a légué sa bibliothèque.

Gide n'ira pas voir l'abbé Fontaine. Mais il reçoit une lettre de Francis Jammes, d'Orthez, datée du 24 mars 1914 :

Orthez, 24 mars 1914

Mon Cher Ami,

Je trouve ici où j'avais immobilisé mon courrier durant un mois, un livre et une traduction de toi – au sujet desquels je t'écrirai prochainement et longuement ; car Rabindranath Tagore est un grand poète et tu es un grand écrivain. Tu me témoignes en quelques mots du regret que tu as eu à ne pas nie revoir après le déjeuner Chausson. Cela vaut mieux peut-être. Ce n'est certes pas que je regrette ce pas que j'ai fait vers toi. A mesure que Dieu m'éclaire, il me fait ressentir davantage le prix de certains procédés que tu as eus à mon égard il y a quelque vingt ans. L'abîme a grandi qui nous sépare, mais d'autant plus je me souviens d'un myosotis que Walter me tendait, myosotis sans souillures que tu eusses pu offrir à ta fiancée. Tu t'es énervé dans la suite ? Tu as voulu célébrer la joie, et ton œuvre n'a été depuis les Nourritures qu'un long frisson maladif qui te secoue. Tu n'as pas eu d'ami meilleur que moi-même au milieu de nos dissensions. C'est quand ils ne sont pas là que l'on défend le mieux ses camarades. J'ai affirmé devant des personnes qui m'ont cru sur parole que la rumeur qui se faisait de jour en jour plus grande autour de toi était sans fondement. Je t'avais, un soir, exactement dit à ce sujet, à Hendaye, ce que je croyais qu'il fallait en penser. Tu pouvais encore ; à ce moment-là, me comprendre. Mais à présent, où es-tu ? Peut-être je ne veux pas le croire, as-tu complètement oublié le visage de ta mère ; ne peux-tu plus apercevoir les cimes gémissantes du parc de La Roque où le clair de lune se jouait sur les cheveux de ta fiancée ?...

« Crois bien que je t'écris cela sans indignation. Je t'écris non sans avoir demandé de m'inspirer au Christ qui est maintenant le battement même de ma vie. S'indigner, pourquoi ? Il me semble que la Miséricorde est toujours à tous. Après Saül, après l'Immoraliste, après Corydon qui paraît-il existe, ce passage de la Nouvelle Revue Française, page 478, ne pouvait que te porter le dernier coup. Non seulement dans ta dernière œuvre tu as raillé ma mère l'Église comme Voltaire n'eût pas osé et comme à peine Rémy de Gourmont, mais tu t'es déconsidéré toi-même. Tu m'as parfois parlé du péché contre l'esprit.

Prends garde de le commettre. C'est l'état où se trouve l'homme qui ne peut plus se reprendre et qui meurt dans le pli de son péché – l'homme dont la résistance est devenue éternelle.

Que tu veuilles ou non jouer de moi encore après la réception de cette lettre, peu m'importe dans un sens. Il n'est point probable que les hommes de mon espèce convertissent des hommes tels que toi qui aimes les courbes complexes de la pensée où pourrait les suivre « un Claudel. Mais mon intelligence a été suffisante pour comprendre que mon Dieu attire à lui tous les hommes de bonne volonté. Je ne crie donc pas à l'abomination – si difficile que devienne ta défense aujourd'hui – je me borne à regretter profondément ce qui fournit

des armes contre toi. Que veux-tu que je te dise ? Ou bien tu es dans cette expectative de me voiler hypocritement la vérité ou d'avouer que ta conduite littéraire est un acte qui fait douter de ton équilibre mental. A moins, hélas ! que tu m'avoues une vérité que je redoute car ce me fut une bien douce chose dans ma vie d'amitié que de savoir qu'Arthur Desjardins (Il s'agit en réalité d'Arthur Fontaine) s'était écrié « la parole de Jammes me suffit » !...

Eh bien, même si ce que je redoute maintenant se produisait, si tu me disais : « Ah ! mon pauvre ami !... », avec cet accent que je te connais - je te répondrais : « Fuis ces êtres malsains dont tu es devenu le disciple après avoir été leur maître et guéris-toi. » Tu sais que l'on guérit de la lèpre. Pour ça, humilie-toi. Abdique-toi pour être quelqu'un. Repens-toi. Et tout rentrera dans « l'ordre et le vrai bonheur - car même extérieurement une telle réputation n'est vraiment assise que lorsqu'elle devient un souvenir de Cour d'assises.

Il y a un homme qui peut te sauver peut-être - car si tu te jouais de sa sainteté il te répondrait sans impatience. Je ne sais s'il est à Paris en ce moment. C'est le Dominicain le plus éloquent (dans le sens où nous l'entendons) que j'aie approché, le plus austère - chose étrange peut-être - qui te puisse le plus écouter.

Ne pense point que tu me déconcertes ou en n'allant pas le trouver, ou en allant simplement lui faire part de tes jeux philosophiques - et si je dis que ta conversion même ne me déconcerterait pas, c'est que j'ai une foi bien grande.

Demain matin, je jetterai cette lettre à la poste en allant communier et déjà mon cœur inassouvi se tend vers mon Dieu qui le fait battre. Je prierai pour toi, mon pauvre ami, que j'ai senti si faible sans ce Dieu qui me donne la force et la joie inénarrable.

Je t'embrasse.

Francis Jammes

P.-S. - Le Père Jean Brisset - tu peux te présenter à lui de ma part s'il est là et si tu souffres et si tu veux te sauver de ce cauchemar - habite 2, rue de Commailles. Quoi qu'il en soit, donne-moi une réponse ; dis-moi si j'ai le droit de continuer à te défendre en ne donnant à tes écrits qu'une valeur paradoxale et théorique, ou s'il faut me taire.

Francis Jammes a malheureusement détruit la réponse de Gide à sa lettre dont le ton est différent de celui de Claudel. Mais tous deux ont le souci principal du salut de leur ami en perdition.

Claudel écrit à Jacques Rivière :

« ... C'est naturellement un prêtre qui lui ferait le plus de bien. Sinon il ferait bien de voir l'homme le plus compétent que je connaisse dans les maladies nerveuses, le Dr Bucher, de Strasbourg... »

Mais Gide sait bien qu'aucun prêtre ni docteur ne pourra supprimer cet élément si fondamental de sa personnalité qu'est sa pédérastie.

Par ailleurs, le catholicisme ne peut répondre entièrement à sa propre recherche de la vérité. Il aboutit à une incroyance indulgente, tout à l'opposé de la foi sectaire de Claudel.

Ce dernier s'aperçoit que ses efforts sont vains et qu'il doit abandonner l'espoir de sauver l'âme de Gide. Leurs relations épistolaires s'espacent petit à petit et prennent fin en 1926.

Avec l'âge, les oppositions entre les caractères des deux hommes iront en s'accroissant et provoqueront, surtout de la part de Claudel, une sorte de haine, allant jusqu'à l'injustice et la méchanceté.

Claudel dira en 1947, lors d'une interview par le journal Combat :

« Je ne lui reconnais aucun talent. J'ai beaucoup fréquenté Gide quand je le croyais profondément chrétien et que j'ignorais son défaut abominable... cette faille. Il y a une police nécessaire contre les empoisonneurs. Or c'est un empoisonneur, je ne le dis pas au hasard. Combien de lettres n'ai-je pas reçu de jeunes hommes égarés ? Au départ de leur chemin vers le mal, il y a toujours Gide... Gide est fasciné par les miroirs. Son Journal n'est qu'une série de poses devant le miroir. Il s'époussette lui-même avec un plumeau de colibri. »

Gide était agacé par l'orgueil et l'intransigeance de Claudel, sa fatuité, son manque de charité, son aveuglement devant certaines choses, allant jusqu'à la bêtise (citons entre autres choses l'homosexualité de Rimbaud, que Claudel, qui le comprenait pour un saint, n'a jamais voulu admettre).

Pourtant Gide, secrètement, admirait la solidité, la sûreté de Claudel et, plus loyal que ce dernier, savait rendre hommage à son talent d'écrivain.

En 1949, Robert Mallet fut chargé de préparer la publication de leur correspondance. Il a raconté, dans un livre passionnant (*Une mort ambiguë*) paru après la mort de Claudel, en 1955, comment il servit de trait d'union entre les deux ennemis, âgés de quatre-vingts ans, mais dont les sentiments de haine étaient plus ardents que jamais. Robert Mallet raconte que Gide hésita longtemps avant de lui remettre un paquet de lettres qu'il avait mises de côté pour qu'elles ne fussent pas publiées. Ce sont celles qui ont été reproduites ci-dessus. Ces lettres de Gide à Claudel lui avaient été restituées par ce dernier qui avait estimé qu'elles étaient trop intimes pour pouvoir les conserver.

— *Ce sont des lettres capitales, dit Gide à Mallet.*

— *Alors pourquoi les écarter ?*

— *Parce qu'elles traitent d'un sujet qui me brûle encore. Je ne vous en dis pas plus. Lisez-les.*

Robert Mallet les lut et fut bouleversé par le drame qu'il découvrait. Gide accepta heureusement de laisser publier ces lettres qu'il juge à juste titre capitales.

Robert Mallet raconte également qu'un jour Claudel déjeunait chez des amis où on lui servit au désert des crêpes flambées. Il en piqua une sur sa fourchette, la tourna

et la retourna sur la flamme et dit, avec un ricanement de jubilation : « *C'est ainsi que Gide brûlera pour l'éternité en Enfer.* »

Or Gide mourut avant Claudel et on raconte que François Mauriac reçut, peu après la mort de Gide, le télégramme suivant :

« *Bien arrivé — L'enfer n'existe pas — Prévenez Claudel. Gide.* »

Il ne s'agit évidemment que d'un canular, mais qui termine de manière assez fantastique la correspondance des deux écrivains.

Il serait, en tous les cas, piquant qu'ils se rencontrassent tous deux soit en Enfer, soit au Paradis. On peut se demander alors quelle tournure prendrait leur dialogue.

(1) La correspondance de Claudel et de Gide a paru à la N.R.F. en 1950 ; elle a été recueillie et présentée par M. Robert Mallet, dont la préface et les notes sont très remarquables.

Arcadie n°89, René Soral (pseudo de René Larose), mai 1961